

« Je tentais de prendre ma part de plaisirs bruyants et des rudes exercices de mes voisins de campagne ; je chassais, j'allais aux courses, rien ne me réussit. Je ne pouvais supporter ni la société, de mes semblables ni la solitude. « Après les vaines distractions de la journée, j'avais des nuits sans sommeil, et au milieu même des plaisirs auxquels je me livrais, des fêtes, des bals, de la foule, à Dublin, à Londres, à Paris, bientôt je me trouvais seul, seul avec des remords.

« Un mauvais génie me poursuivait partout. La vie était devenue un fardeau pour moi. J'éprouvais bien des fois un ardent mais un impuissant désir d'échanger le sort misérable auquel j'étais condamné contre celui du paysan qui n'avait pas un reproche à se faire. Je déperissais, et ma santé semblait sérieusement compromise.

« Quel remède pouvais-je trouver à mes maux ? Il me sembla bientôt qu'il n'y en avait pas d'autre que le mariage, car, après de vaines tentatives pour me distraire, j'avais reconnu que le fait de ma vie eût fait l'isolement de cœur et d'esprit où je vivais.

« Je cherchai donc une femme. Je fis la connaissance d'une famille du voisinage dont on m'avait beaucoup parlé, et mon cœur s'ouvrit à l'espoir d'une vie plus heureuse quand mon mariage avec Céline, la fille aînée de M. Norton, ancien officier de marine, fut arrêté. Une excellente mère l'avait formée à toutes les vertus qui peuvent embellir le foyer domestique. Céline, qui avait perdu cette tendre mère, se voyant menacée d'une union mal assortie avec un fat ridicule que son père, rude marin, avait choisi pour gendre, n'avait pu se résigner à ce mariage. J'avais servi, j'avais vu la brillante cour de Vienne ; le sceau de tristesse que je portais sur mon front était un titre de plus auprès d'un noble cœur qui présentait des douleurs à consoler ; Céline me préféra ; ma fortune et mon titre me fit agréer par son père, qui voulait avant tout marier ses filles et les bien marier.

« Miss Norton devint ma femme.

« Je n'étais plus seul au monde. Cette situation nouvelle m'étonnait moi-même. Il me semblait que je n'étais plus le même homme. Je vivais pour elle. Ses vertus, ses qualités, exerçaient sur moi un doux empire. Elle n'avait pas seulement cette beauté qui se fait admirer dans un salon, mais cette bonté qui se fait aimer dans la vie intérieure et qui en est le trésor.

« Avant mon mariage, je n'avais pas de but dans mes journées ; maintenant j'en avais toujours un. — Où j'allais aujourd'hui, Céline ? lui disais-je ; que ferons-nous ? Et son désir à peine exprimé devenait une loi pour moi, ma journée n'était plus vide et ma vie avait un intérêt constant. Je trouvais du plaisir à fréquenter la société parce qu'elle s'aimait et qu'elle était surtout aimée.

« Je pus même aller dans les promenades, au théâtre et y trouver des distractions ; parce qu'elle y venait avec moi, j'oublis ou je croyais oublier la blessure que j'avais au cœur.

« Même avant mon mariage, Céline s'était aperçue que j'avais une peine secrète, et la pitié s'eût mêlée à l'affection qu'elle me portait. Elle était devenue comme la garde-malade de mon âme. Elle ne songait pas à se plaindre d'une tristesse que je ne pouvais pas toujours cacher.

« Vous souffrez, m'avait-elle dit une fois que le souvenir de mon névêtu abandonné, dépouillé de son nom et de son héritage, élevé sur la terre étrangère, revenait à ma pensée ; vous souffrez, nous souffrirons ensemble. Vous pensez à votre frère que vous aimez tant, parlons de lui.

« Et je me laissais aller à parler de mon frère avec Céline. Et je lui racontais comment je l'avais perdu. Mais tout à coup elle me voyait avec étonnement me lever, la fuir elle-même ! Elle me suivait, me ramenait sa voix, comme la harpe de David, calmait l'orage qui s'élevait dans mon cœur.

« Céline allait devenir mère. Un nouveau lien devait resserrer notre union.

— « Quelle vie différente de celle que j'ai menée jusqu'à mon mariage ! me disais-je ; je serai père ! Céline a été